
M A N U S C R I T

NEVA

de Guillermo Calderón

traduit de l'espagnol (Chili) par Christilla Vasserot

cote : ESP23N1335

**année d'écriture de la pièce : 2006
année de traduction de la pièce : 2013**



PERSONNAGES

MACHA, 36 ans, comédienne

ALEKO, 30 ans, comédien

OLGA KNIPPER, 36 ans, comédienne, veuve de Tchekhov

Saint-Pétersbourg. Il y a un siècle, durant l'après-midi du 9 janvier 1905.

Dans la salle de répétitions d'un théâtre.

OLGA. – *Oh, ma chère, ma douce, ma belle cerisaie... Ma vie, ma jeunesse, mon bonheur, adieu... Adieu !... Un dernier regard à ces murs, à ces fenêtres... Notre pauvre mère aimait tant marcher dans cette chambre... Ça sort pas. Ce putain de monologue ne sort pas. Je suis moins crédible que Raspoutine. Et maintenant, voilà, je panique. Je sais ce qui va se passer. La première est samedi prochain et toutes les Saint-Pétersbourgeoises vont venir me voir. Et les autres actrices aussi, elles vont venir me voir. Me voir tomber, voir tomber Olga Knipper. Me voir jouer faux et dire toutes ces belles paroles sans y mettre de cœur. Elles riront à contretemps, elles froisseront leurs emballages de chocolat. Mais, au final, quand la pièce sera terminée et qu'elles me verront sourire, pétrie de reconnaissance et d'humilité... elles applaudiront, toutes contentes, en serrant les dents. Et elles m'attendront dans le couloir à la sortie de ma loge pour me prendre dans leurs bras, et moi, toute timide, les joues rouges et*

brûlantes, dans les effluves de parfum, parce qu'il faut bien masquer l'odeur de transpiration de toute comédienne qui se respecte... moi, je leur dirai merci. Et comme une petite chienne mouillée, je leur demanderai : ça vous a plu ? Vous dites ça sérieusement ? Si vous saviez ce que j'étais nerveuse. Je vous suis tellement reconnaissante d'avoir partagé avec moi cet instant d'intimité. Non mais vraiment, ça vous a plu ? Si vous n'aviez pas aimé, vous me le diriez, n'est-ce pas ? Merveilleux, Olga ! Quelle profondeur quand tu tenais le verre... quand tu as regardé par la fenêtre, j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter de battre. Tu as joué de dos, Olga Knipper, ton dos était encore plus expressif, dramatique et nuancé que ton visage. Alors, dans un concert de louanges hypocrites, les bras chargés de fleurs, je quitterai le théâtre par la sortie des artistes. Et une fois dans la rue, il y aura encore des fleurs, meilleur marché, congelées, laissées là par d'autres admirateurs qui n'auront pas supporté les quarante degrés en-dessous de zéro qu'il fait à Saint-Pétersbourg, la ville impériale. Alors je monterai en voiture sans la moindre illusion, car pendant que leurs voitures à eux s'éloigneront sur la Perspective Nevski, quand la rivière Neva sera loin derrière, ils diront : Ah ! Pauvre Olga Knipper, pa-thé-ti-que. Une Allemande mal dégrossie, cette Olga Knipper. Si on est venus la voir, c'est parce qu'elle est sa veuve, la veuve du génie, Anton Pavlovitch Tchekhov. L'écrivain. Le plus grand auteur russe depuis Tolstoï. L'auteur adoré, né à Taganrog, sur la mer d'Azov, dans le sud de la Russie, un dix-sept janvier mille huit cent soixante, le troisième de six enfants, cinq garçons et une fille ; un homme issu d'une famille de serfs ayant acheté leur liberté ; un homme qui, ne ménageant ni son intelligence ni ses efforts, avait fait des études de médecine à Moscou. L'auteur qui nous a légué tant de pièces de théâtre et tant de nouvelles qui sont l'expression de notre âme patriotique. Anton Pavlovitch, mort de façon tragique il y a à peine six mois, en pleine forêt, en Allemagne, dans un hôtel ridicule, presque un sanatorium, des suites d'une longue maladie, d'une tuberculose, lui qui avait les poumons fragiles, des poumons d'artiste. Et ces grosses vaches diront, avec leur haleine marron et leurs lèvres gonflées de vodka, que je suis une mauvaise actrice. Que je suis une dilettante, que je suis le pantin désarticulé de Nemirovitch-Dantchenko et de Stanislavski. Que je suis une poule, une traînée, une paysanne. Moi, la première actrice du Théâtre d'Art de Moscou, le lieu de toutes les expérimentations, de toutes les sensations, de tous les souvenirs et de toutes les émotions. Pire encore. Elles raconteront que j'étais une mauvaise épouse. Que j'ai laissé mon époux cracher ses poumons dans sa

maison de Yalta pendant que moi, je jouais les rôles de femmes qu'il écrivait. À quoi bon essayer de comprendre les tréfonds de l'âme d'Irina, dans *Les Trois Sœurs*, quand elle dit qu'elle veut retourner à Moscou ? Ça ne m'est d'aucune utilité. J'ai beau savoir qu'en créant ce personnage mon écrivain a écrit que je lui manquais, moi, son actrice, sa petite chienne, son gentil crocodile... j'ai beau savoir qu'il l'a écrit en pensant à moi, dans sa maison de Yalta, au fin fond de sa chaude Sibérie... ça ne m'est d'aucune utilité, puisque je ne ressens plus rien. Je me suis aigrie. Je ne ressens plus rien. Et pour jouer, il faut ressentir, donc tu ne peux plus jouer, Olga Knipper. Ce monologue ne sort pas, et cette scène non plus. Et je vais me faire laminer dans cette ville de Saint-Pétersbourg, dans cette ville française. Moi qui pensais que m'échapper de Moscou pendant un mois pour travailler dans la ville du Tsar et de la Tsarine m'aiderait à panser les plaies de mon cœur brisé depuis six mois par la mort de mon auteur... Ça n'a fait qu'empirer. Tout est tellement intense dans la ville de Pierre que je ne suis même plus capable de pleurer. Tout ce qui contient de l'eau est gelé, y compris les hommes. Les palais brillent et crachent de la fumée dans la nuit et tous les gens, même les enfants, se comportent comme si ce monde touchait à sa fin. Dans ma vie, rien n'est plus important que le théâtre. Jouer. Être moi-même chaque fois que j'endosse le costume d'une autre. Et mépriser la célébrité et ceux qui m'aiment. Et mépriser les autres gens célèbres. Et me mépriser moi-même quand je me colle au miroir pour me maquiller. Et me mépriser quand j'enfile un costume trop serré parce que je suis grosse. Et me mépriser quand j'engloutis une barre de chocolat entre deux actes, dans ma loge, et que j'en ai tellement plein la bouche que je n'arrive presque plus à respirer, je souffle par les narines comme une truie, comme une poule, une paysanne. Car, vois-tu, Sergueï, tout ça est pour moi une punition. Je me sens humiliée quand on me regarde. Par contre, j'aime quand on m'appelle pour me dire : on voudrait que tu interprètes ce personnage. Je suis flattée qu'on me dise que je suis parfaite pour le rôle. Et je n'aime pas échouer. Qu'on m'aime. Voilà ce qui me plaît, voilà ce qui me rend un peu heureuse de temps en temps. Pourquoi est-ce que personne d'autre n'est venu à la répétition, Sergueï ?

ALEKO. – Ne soyez pas triste, Olga, nous, on est très contents de vous avoir comme comédienne invitée.

OLGA. – Merci.

ALEKO. – Olga, j'aime être acteur. Ça me rend heureux. Mais j'ai honte d'être heureux. Et si

personne n'est venu aujourd'hui à la répétition, c'est parce que ce dimanche a été sanglant.

OLGA. – Quel jour sommes-nous ?

ALEKO. – Le 9 janvier 1905, souvenez-vous cette date. Quand j'étais en chemin pour la répétition, j'ai vu une marche de travailleurs qui s'est terminée en massacre. J'ai peur que les autres acteurs de la troupe se soient fait tuer. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais il semblerait que notre patrie soit sur le point de connaître une révolution. Et je ne m'appelle pas Sergueï, je m'appelle Aleko.

Quelqu'un entre.

OLGA. – C'est qui ?

MACHA. – Macha.

ALEKO. – Macha !

OLGA. – Joue, Macha.

MACHA. – Quoi ?

OLGA. – La scène finale, mon monologue.

MACHA. – Rappelez-moi le texte, Olga.

OLGA. – *Oh, ma chère, ma douce...*

MACHA. – Ah, oui... Un, deux, trois : *Oh, ma chère, ma douce, ma belle cerisaie... Ma vie, ma jeunesse, mon bonheur, adieu... Adieu !... Un dernier regard à ces murs, à ces fenêtres... Notre pauvre mère aimait tant marcher dans cette chambre...*

ALEKO. – Ça sonne creux.

MACHA. – Quoi ?

ALEKO. – Creux.

OLGA. – Le seul vrai moment de vérité, c'est quand tu as dit « un, deux, trois ». Macha, je veux te voir jouer.

MACHA. – Je recommence, Olga ?

OLGA. – Non, je te dis de *jouer*. Choisis quelque chose dans ton propre répertoire, quelque chose que tu aimes dire... et joue-le pour nous.

MACHA. – *Maintenant je comprends, Kostia... l'essentiel, c'est de savoir endurer...* (Olga et Aleko rient.) Je continue ?

OLGA. – Oui, continue.

MACHA. – ... *endurer*. Apprends à porter ta croix et continue à y croire...

OLGA. – Je fais tout mon possible pour y croire, mais tu ne me facilites pas la tâche. Apprends à porter ta croix... À qui le dis-tu... Ta croix de mauvaise actrice. Tu as une bronchite ? Alors pourquoi est-ce que tu respires comme ça ? (*Elle se moque.*) *Maintenant je comprends, maintenant je comprends, Kostia*. On dirait un accordéon. Le public doit pleurer à cause de la beauté du texte, pas parce que l'actrice est en train de se tordre sur scène.

ALEKO. – Olga, je peux vous poser une question purement technique ? Quand Anton Tchekhov est mort... il y a six mois... dans vos bras... en plein délire... à cause de sa tuberculose... après un mariage aussi bref, surtout que vous avez finalement passé très peu de temps ensemble, puisque vous, vous faisiez carrière au Théâtre d'Art de Moscou pendant que lui, il vous attendait tout seul à Yalta... il vomissait du sang... il crachait ses poumons. Bref, quand Anton Tchekhov a fini par mourir... vous, qu'est-ce que vous avez ressenti ?

MACHA. – Olga, je ne vous en avais pas parlé, mais ces souliers me vont trop petit, c'est peut-être pour ça que je n'arrive pas bien à respirer.

ALEKO. – Je me demande si ce que vous avez ressenti, Olga, vous vous en servez quand vous montez sur scène, pour pleurer, pour jouer ?

OLGA. – Je ne me souviens pas. Je ne me souviens pas... Je veux m'en aller... Macha, tu peux me prendre dans tes bras ? Je ne me souviens pas ! Je sais qu'un papillon est entré dans la chambre, la nuit où Anton est mort, mais je ne sais pas s'il est entré avant ou après qu'Anton a cessé de respirer. Je sais aussi qu'Anton souriait juste avant de mourir, mais je ne me souviens pas... Vous voulez bien me rendre un service ? Vous voulez bien jouer la mort d'Anton pour moi ? Je t'en prie, Macha, s'il te plaît !

ALEKO. – Olga, je vais jouer le rôle d'Anton.

OLGA. – Merci, Aleko.

MACHA. – Moi aussi, je peux jouer le rôle de Tchekhov.

OLGA. – Ah oui ? (*À Macha.*) Fais voir, tousse. (*À Aleko.*) Tousse, Aleko. (*Aleko tousse.*)
Tousse, Macha. (*Macha tousse.* *À Aleko.*) C'est toi qui vas jouer le rôle d'Anton.

ALEKO. – Merci, Olga.

OLGA. – Toi, tu vas jouer le rôle du docteur Schwöhrer. Le docteur Schwöhrer se tient tout près d'Anton, il lui parle à l'oreille en allemand, je n'entends pas ce qu'il lui dit.

MACHA. – Olga, je ne parle pas allemand.

OLGA, *à Aleko.* – Elle est comédienne et elle ne parle pas allemand... Qu'est-ce que tu as dans la tête ? Tu vas parler allemand parce que le docteur Schwöhrer était allemand. À ce moment-là, toi, tu lui dis « Ich sterbe ».

ALEKO, *à Macha.* – Je meurs.

OLGA. – Et toi, Macha, à ce moment-là, tu lui fais une piqûre de camphre et ensuite tu vas parler à Lev Rabeneck, un étudiant russe de passage à Badenweiler qui nous a beaucoup aidés ce jour-là, et tu vas lui demander de t'apporter une bouteille de champagne. Tu vas prendre une coupe et tu vas m'en passer une... et ensuite il va mourir... il va mourir, Macha. Merci. Vous êtes deux personnes merveilleuses. (*Ils prennent place.*) Action ! (*Aleko tousse.*)

MACHA. – Je suis le docteur Schwöhrer.

OLGA. – Docteur !

MACHA. – Ich brait sheit und wis if kurt nais kris yaikenshipnein... (*Elle s'exprime dans un allemand totalement improvisé. Aleko éclate de rire.*) Olga, je ne peux pas continuer à jouer, Aleko est en train de se moquer de mon travail.

OLGA. – Qu'est-ce qui te prend d'interrompre une scène alors qu'elle vient tout juste de commencer ? C'est toi qui te moques du monde. Tu me prends pour un clown ? Pour ton bouffon ? Ça va pas d'interrompre une scène alors qu'elle a commencé ? Un peu de respect, s'il te plaît. En plus, tu manques de respect non seulement à moi, au plateau, au théâtre, mais aussi à ton camarade, qui était parfaitement concentré, lui. Et après, tu me regardes avec des yeux de merlan frit quand je te dis que ça sonne creux. Si c'est pas creux, ça, d'interrompre une scène au beau milieu, alors qu'elle a déjà commencé !